

SOUS LA DIRECTION DE  
JONATHAN MARTINEAU

# Marxisme anglo- saxon : figures contemporaines

DE PERRY ANDERSON  
À DAVID McNALLY

LUX | HUMANITÉS

Extrait de la publication

MARXISME ANGLO-SAXON :  
FIGURES CONTEMPORAINES



Sous la direction de Jonathan Martineau

**MARXISME  
ANGLO-SAXON :  
FIGURES  
CONTEMPORAINES**

De Perry Anderson à David McNally



La collection « Humanités », dirigée par Jean-François Filion, prolonge dans le domaine des sciences l'attachement de Lux à la pensée critique et à l'histoire sociale et politique. Cette collection poursuit un projet qui a donné les meilleurs fruits des sciences humaines, celui d'aborder la pensée là où elle est vivante, dans les œuvres de la liberté et de l'esprit que sont les cultures, les civilisations et les institutions.

Dans la même collection :

- Pierre Beaucage, *Corps, cosmos et environnement chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla*
- Francis Dupuis-Déri, *Démocratie : histoire politique d'un mot*
- Ellen Meiksins Wood, *L'empire du capital*
- Ellen Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme*
- Ellen Meiksins Wood, *Des citoyens aux seigneurs*
- Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*
- Bill Readings, *Dans les ruines de l'université*
- Raymond Williams, *Culture et matérialisme*

© Lux Éditeur, 2013  
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2013  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-169-7

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

## INTRODUCTION

# *La dynamique contemporaine du matérialisme historique anglo-saxon*

*par Jonathan Martineau*

LE PRÉSENT OUVRAGE explore la dynamique contemporaine de la mouvance intellectuelle marxiste anglo-saxonne depuis la fin des années 1960<sup>1</sup>. Couvrant la période de l'émergence de la New Left jusqu'à aujourd'hui, les textes qui suivent proposent des synthèses de l'œuvre de neuf figures marquantes : Perry Anderson, Edward P. Thompson, David Harvey, Moishe Postone, Derek Sayer, Simon Clarke, Robert Brenner, Ellen Meiksins Wood et David McNally. Le cheminement de ces auteurs<sup>2</sup> témoigne en effet d'un renouveau des théories inspirées de Marx dans le champ des sciences sociales de langue anglaise. Une telle évolution paraît digne d'intérêt à la fois sur les plans de la théorie sociale et de l'histoire des idées. Plusieurs ouvrages ont répertorié et analysé les différentes avenues empruntées par la théorie sociale contemporaine dans les dernières décennies, mais il semble toutefois que la pensée critique anglo-saxonne inspirée de l'œuvre de Karl Marx et de certains de ses successeurs n'ait pas fait en français l'objet

d'une analyse qui aspire à en tirer une synthèse théorique<sup>3</sup>. Il semble donc approprié de présenter ces développements au public francophone dans une collection d'essais qui retracent le parcours intellectuel de certaines figures importantes de ce regain théorique.

Aujourd'hui, l'œuvre de Marx soulève de nombreuses problématiques et inspire des courants novateurs dans plusieurs disciplines des sciences sociales. Ces développements s'inscrivent dans un contexte universitaire qui a été le théâtre d'une certaine percée de la pensée critique au cours des dernières décennies. Les chantiers théoriques où se joue, s'opère et se décode l'articulation des relations de pouvoir au carrefour des catégories de classe sociale, de genre et de processus racisés forment une partie importante des projets de recherche qui animent les sciences sociales contemporaines. Depuis une trentaine d'années, l'apport des analyses marxistes aux théories féministes et antiracistes a été significatif. Des variantes du féminisme, de courants antiracistes, d'études des « subalternes », de théorie postcoloniale, etc., se sont inspirées de certains aspects du marxisme, tout en le forçant en retour à enrichir sa théorie de la subjectivité et à élargir le champ de son analyse des dominations. Ces dialogues font en sorte de diversifier et d'ouvrir les formes et les contenus de la théorie sociale inspirée de Marx davantage qu'à une époque où elle était dictée par une ligne de parti ou enfermée dans la logique de la guerre froide.

La théorie sociale marxiste n'est pas un objet fixe, elle ne l'a jamais été. Sur le plan historique, chaque fois que le marxisme a tendu à se scléroser, à se constituer en

orthodoxie, il a engendré une nouvelle vague d'autocritique : Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci, Georg Lukács, l'école de Francfort, l'anthropologie matérialiste de Walter Benjamin et, plus récemment, le marxisme culturel, l'histoire sociale, les études des subalternes, la théorie néogramscienne et l'école d'Amsterdam, le marxisme analytique, l'Open Marxism, le marxisme politique, le marxisme géopolitique, etc.<sup>4</sup>. À travers ces courants, les penseurs marxistes se sont approprié de nouveaux objets, ont révisé leurs hypothèses et se sont consacrés à la problématisation de nouvelles relations de pouvoir. Nous traitons ici de ce vaste corpus théorique comme lieu d'émergence d'un tel développement critique.

Les sciences sociales et les humanités sont donc témoins depuis une trentaine d'années d'une certaine émergence des approches critiques et marxistes<sup>5</sup>, et certains affirment que le contexte politique et économique instable du monde contemporain favoriserait un retour à la critique marxiste<sup>6</sup>. Cela s'inscrit dans certains développements récents, portés par deux tendances de fond majeures qui découpent et orientent plusieurs lignes de conflits sociaux et participent à l'évolution politique et économique d'un monde maintenant « globalisé ». D'une part, la succession des crises économiques et la tendance lourde à la récession du capitalisme mondial ont des effets structurants (et destructurants) qui débordent largement des champs financier ou fiscal, d'autant que cette crise prolongée semble progressivement modifier non seulement les rapports entre État et société, mais aussi les rapports entre les pays occidentaux, et les relations



Nord-Sud. D'autre part, les pratiques démocratiques qui s'incarnent dans des manifestations politiques autour du globe – les soulèvements dans l'État mexicain d'Oaxaca ou au Wisconsin, le « printemps arabe », les mouvements des *Indignados*, le mouvement étudiant chilien, les manifestations et les grèves en Grèce, en Espagne, en Turquie, au Brésil et ailleurs, les nombreuses occupations urbaines qui ont ponctué l'année 2011, et le « printemps québécois » de 2012, etc. – redéfinissent l'horizon et l'espace politiques en exerçant une pression sur les structures en place, qu'elles soient démocratiques-libérales ou autoritaires. Ces tendances actuelles, qui ne sont pas sans liens entre elles et qui, il est important de le souligner, s'inscrivent en continuité avec des dynamiques sociales héritées des dernières décennies, interpellent la théorie sociale et contribuent à réarticuler certains problèmes et à reformuler certaines questions.

En creusant ce doublet « crise-contestation » qui marque le contexte mondial immédiat et en remontant quelque peu dans l'histoire récente, il est possible d'identifier quatre vecteurs importants de cette réactualisation de la pensée de Marx en sciences sociales et dans les humanités. D'abord, dans les pays capitalistes avancés, la thèse très en vogue au cours des années 1950 à 1980 selon laquelle l'État providence était parvenu à maîtriser les tensions sociales engendrées par l'économie capitaliste a été sérieusement mise à mal par plus de trois décennies de néolibéralisme, dont les effets ont stimulé un retour à la problématique des classes sociales et des inégalités dans leurs dimensions locale, nationale et mondiale<sup>7</sup>. Dans un deuxième temps, le mouvement alter-

mondialiste, conjugué à l'accès au pouvoir d'une succession de gouvernements socialistes, particulièrement en Amérique latine, a aiguisé la recherche sur l'hégémonie, les mouvements sociaux, les stratégies de résistance politique contre l'autoritarisme, et les alternatives démocratiques au néolibéralisme et à la mondialisation<sup>8</sup>. Cet espace de recherche devrait se trouver enrichi par les vastes mouvements de résistance politique qui ont eu lieu récemment un peu partout dans le monde. Dans un troisième temps, la politique étrangère unilatérale du gouvernement américain sous George W. Bush, l'équivoque de plus en plus apparente de ce qui avait été au départ perçu comme un timide réalignment sous Barack Obama, et les conséquences à plus long terme du pouvoir exercé par les États-Unis sur l'ordre mondial contemporain, ont suscité de nombreux débats sur l'impérialisme dans le domaine des relations internationales contemporaines<sup>9</sup>. Enfin, la succession d'éclatements de bulles spéculatives et de krachs financiers comme tant de soubresauts ayant accompagné la mondialisation et la financiarisation du capital dans les trente dernières années ont stimulé un retour aux théories économiques de la crise, non seulement celles inspirées de John Maynard Keynes, Joseph Schumpeter ou Hyman Minsky, mais aussi celles inspirées de Karl Marx<sup>10</sup>.

Le présent ouvrage décrit le travail théorique de neuf penseurs marxistes qui ont marqué ces dernières décennies, en reconstituant leurs trajectoires intellectuelles et les contextes sociaux, politiques et intellectuels dans lesquels

ils se sont inscrits. Pour ce faire, nous nous sommes concentrés sur des auteurs qui sont déjà en quelque sorte des « classiques » ou des « incontournables », plutôt que sur des figures plus marginales ou périphériques. Évidemment, nous avons dû faire des choix et plusieurs figures importantes ont été laissées de côté. Le choix d'étudier un corpus dont les contributions remontent aux dernières décennies nous a menés à laisser de côté certaines figures émergentes, comme Justin Rosenberg, Vivek Chibber, John Bellamy Foster, Neil Lazarus ou Timothy Brennan, dont le travail est de plus en plus influent dans des disciplines spécifiques, en l'occurrence l'étude des relations internationales, le développement, l'écosocialisme, les études postcoloniales et la critique culturelle et littéraire. Nous avons également mis de côté des auteurs dont la contribution au marxisme fut marquante, mais plus ponctuelle : Jon Elster et John Roemer, par exemple. Enfin, certains auteurs ont simplement été victimes des contraintes de temps, d'espace ou encore de disponibilité ponctuelle d'une expertise en français qui ont pesé sur la rédaction de cet ouvrage : Bertell Ollman, Johanna Brenner, Gerald A. Cohen, Eric Olin Wright, Eric J. Hobsbawm, Terry Eagleton, Giovanni Arrighi, Frederic Jameson, Neal Wood, Raymond Williams, Leo Panitch, Stephen Gill, Himani Bannerji, et Robert W. Cox, entre autres, bien que certains d'entre eux soient abordés en relation avec les auteurs couverts dans le volume.

De tels développements théoriques ne sont pas exempts d'effets de mode. En choisissant ceux qui allaient retenir notre attention pour cet ouvrage, nous

avons tenté de neutraliser l'effet qu'aurait pu engendrer l'actualité politique de la première décennie du *xxi*<sup>e</sup> siècle en nous penchant sur des auteurs dont les travaux se sont inscrits sur une plus longue période de temps et dont l'origine remonte à une époque où le marxisme était certes moins en vogue. Ainsi, nous aborderons bien entendu la pensée des auteurs qui ont contribué à la réflexion sur l'impérialisme depuis les années 2000, David Harvey et Ellen Meiksins Wood, par exemple, mais cette réflexion nous intéresse principalement dans la mesure où elle n'est pas le fruit d'une intervention ponctuelle, voire météorique, mais qu'elle s'inscrit dans une trajectoire intellectuelle plus longue.

Malgré un certain degré d'homogénéité, le corpus couvert par le présent ouvrage est hétérotemporel et ne se limite pas à un seul pays ou à une seule discipline. Les champs ou les disciplines au sein desquels évoluent les auteurs présentés les amènent à aborder des problématiques en s'inscrivant dans les rapports de force d'une tradition théorique et d'une société particulière. Certains auteurs, textes et événements en précèdent d'autres et leur lèguent ainsi des problématiques, des thèmes, des concepts et des matrices de réflexion. Bien qu'elles s'inscrivent grosso modo dans le monde intellectuel anglo-saxon (britannique, canadien-anglais et américain), les trajectoires qui ont retenu notre attention subissent évidemment des influences diverses qui ne se cantonnent pas à des frontières nationales ou linguistiques. Par exemple, on ne peut aborder Perry Anderson sans mentionner l'influence que Louis Althusser a eue sur lui au début des années 1970. On ne peut suivre la trajectoire

de Moishe Postone sans aborder sa relation à la théorie critique de l'école de Francfort et à Jürgen Habermas. Le corpus retenu ici reconstruit donc des itinéraires intellectuels qui se superposent parfois dans le temps, mais qui ne sont ni synchroniques, ni confinés à un espace national, ni enclavés dans un champ disciplinaire particulier.

### L'HÉRITAGE DE LA NEW LEFT

Le marxisme anglo-saxon arrive donc à l'apogée d'une période faste en débats, développements, remises en question, hauts et bas. Au premier coup d'œil, on pourrait être tenté d'associer ce renouveau à la chute du bloc de l'Est, qui aurait soudainement libéré l'imaginaire théorique marxiste enseveli sous les diktats du « socialisme réellement existant ». Cependant, la chute du rideau de fer n'eut qu'un effet somme toute très modeste sur les développements de la théorie marxiste anglo-saxonne. Celle-ci avait déjà rompu avec le marxisme soviétique et l'influence politique de l'URSS et des partis communistes depuis la fin des années 1950 autant sur les plans théorique que politique. Les tendances au renouveau étaient déjà à l'œuvre depuis une trentaine d'années.

Pour bien saisir les dynamiques, les repères et les enjeux contemporains du marxisme anglo-saxon, il faut en faire la contextualisation au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ses conditions de possibilité s'inscrivent dans le prolongement des débats et des combats de la gauche occidentale des années 1950 et 1960. Dès cette période charnière, le marxisme occidental (Western Marxism), quand il n'est pas chapeauté par un parti

communiste aligné sur l'URSS, cherche à se créer un espace de réflexion théorique à l'abri des deux blocs qui s'opposent dans la guerre froide. Chez certains, Herbert Marcuse par exemple, l'ouverture de ce double volet critique s'accompagne de la conviction que les finalités visées par les deux camps se ressemblent de plus en plus, notamment dans leur fascination pour la technique, le militarisme, l'impératif de productivité et la stratification sociale engendrée par l'industrialisation. Critique du capitalisme et de l'impérialisme américain, tout comme du « socialisme réellement existant » et du militarisme soviétique, la New Left anglo-américaine cherche dès lors à s'affranchir du cadre de la guerre froide. Des développements intellectuels tant au Royaume-Uni qu'aux États-Unis témoignent de cette émancipation. En voici les grandes lignes pour la période de 1956 à 1990.

Au début des années 1950, la gauche britannique reproduit la structure bipolaire de la politique mondiale en se divisant entre le Parti travailliste (PT) et, sur sa gauche, le Parti communiste (PC) de Grande-Bretagne. Alors que le PC entretient des liens étroits avec Moscou, le PT de cette époque est plus proche de Washington<sup>11</sup>. L'année 1956 confirme pour de nombreux marxistes anglais la nécessité de rompre entièrement avec l'Union soviétique. Premièrement, un nouvel espace de critique politique et théorique s'ouvre dans le sillage du mouvement de déstalinisation qui aura des impacts profonds dans le monde. Le discours de Khrouchtchev au xx<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste permet à la résistance et à la dissidence de sortir de l'ombre dans leur dénonciation de la monstruosité du régime politique dirigé par

Staline, et à plusieurs autres de prendre conscience de l'ampleur des dégâts. Il révèle l'étendue des crimes du régime stalinien contre ses « opposants politiques »<sup>12</sup>. En deuxième lieu, la radicalisation des mouvements ouvriers en Pologne et en Hongrie, combinée à l'apparence d'ouverture de l'URSS, laisse présager la possibilité de réformes démocratiques dans les pays du bloc de l'Est. L'invasion de la Hongrie par les chars soviétiques en novembre 1956 met brutalement un terme à ces espoirs. Une véritable hécatombe s'ensuit dans certains partis communistes occidentaux : au Royaume-Uni, mais aussi en France, plusieurs intellectuels quittent les partis communistes restés fidèles à Moscou<sup>13</sup>.

Si les marxistes anglais souhaitent que leur pays assume le leadership d'une troisième voie entre le « socialisme » bureaucratique et militarisé de l'Union soviétique d'un côté et l'hégémonie américaine de l'autre, leurs espoirs s'estomperont rapidement. Peu après l'invasion de la Hongrie par les forces du pacte de Varsovie, les troupes britanniques, françaises et israéliennes attaquent l'Égypte pour contrer la nationalisation du canal de Suez par Nasser. C'est alors l'espoir d'une solidarité internationale entre les États de l'Europe de l'Ouest et les pays non-alignés de la conférence de Bandung qui subit un important revers. Bien que le PT semble momentanément profiter de cette crise en se rangeant avec Washington contre la campagne militaire en Égypte, sa timide condamnation de l'opération ne répond pas aux attentes des mouvements pacifistes<sup>14</sup>.

C'est dans ce contexte qu'émerge la « première » New Left britannique<sup>15</sup>. Elle est formée d'une mosaïque

de groupes dissidents du PC, d'étudiants, de groupes militants et d'une frange du PT. En 1957, le lancement de deux périodiques marque la diffusion des idées associées à ce mouvement: le *Reasoner*, fondé par Edward P. Thompson et John Saville; et *Universities and Left Review*, édité par Stuart Hall, Gabriel Pearson, Ralph Samuel et Charles Taylor. Le *Reasoner*, d'abord publié au sein du PC, voit son principal fondateur et éditorialiste, l'historien Edward P. Thompson, claquer la porte du PC après le refus de ce dernier de publier un numéro jugé trop critique à son endroit. La rupture est consommée et le périodique, rebaptisé le *New Reasoner*, sera désormais publié sur une base indépendante. En 1959, le *New Reasoner* et le *Universities and Left Review* fusionnent pour créer la *New Left Review*, sous la direction éditoriale de Stuart Hall.

Le mécontentement de la jeunesse britannique face au gouvernement conservateur dirigé par MacMillan et face aux directions du PT et du PC se traduit par l'émergence de nouveaux mouvements sociaux, notamment les forces qui convergent dans la Campaign for Nuclear Disarmament (Campagne pour le désarmement nucléaire) en 1957. Souvent, des intellectuels qui avaient abandonné le PC à la suite des événements de 1956 animent ces mouvements ou y prennent part. On y compte certaines figures connues des milieux universitaire et politique comme Ralph Miliband, mais surtout plusieurs historiens qui œuvrèrent jadis dans le British Communist Party Historian Group, tels Eric J. Hobsbawm, Raymond Williams, Edward P. Thompson, John Saville, Christopher Hill et Rodney Hilton. Ils travaillent désormais à titre



d'historiens socialistes indépendants<sup>16</sup> et participent à des publications tels le périodique *Past and Present* (fondé en 1952), puis plus tard le *History Workshop Journal*, fondé en 1976 par Ralph Samuel<sup>17</sup>.

Le courant du « socialisme humaniste » associé à cette tradition historiographique s'inscrit en faux contre l'orthodoxie du marxisme-léninisme<sup>18</sup>. Les historiens de ce mouvement proposent une réinterprétation du matérialisme historique autour de deux critiques majeures. D'une part, à la philosophie marxiste qui conçoit l'histoire comme guidée par un *telos* à travers une succession de modes de production émergeant des contradictions engendrées par le développement objectif des forces productives, ils opposent l'histoire vue d'en bas, l'histoire sociale et culturelle des classes opprimées qui remet l'agir humain et l'expérience vécue des hommes et des femmes au cœur des stratégies explicatives. D'autre part, et de façon reliée, ils rejettent le déterminisme économique du marxisme-léninisme en repensant la causalité historique et l'interaction entre les différents processus sociaux, ce qui laisse notamment une place considérable aux phénomènes culturels. Le processus historique n'apparaît plus comme une succession mécanique d'événements guidée par le progrès économique, comme le voulait le marxisme-léninisme, mais plutôt comme le résultat des luttes et des actions d'êtres humains réels<sup>19</sup>. En effet, en affirmant la primauté des luttes réelles dans le processus historique, ces historiens libèrent celles-ci du carcan marxiste-léniniste qui avait tendance à les considérer comme des reflets plus ou moins passifs des contradictions déterminantes de la base économique.

Avec ces deux critiques, c'est autant d'avec ce qui restait du *telos* historique hégélien comme du déterminisme technologique que le marxisme anglais prend ses distances. Il accorde une place plus grande à l'expérience culturelle des classes sociales. Des textes marquants de cette période, ceux de Raymond Williams et Stuart Hall notamment, contribuent d'ailleurs à l'éclosion de ce qui deviendra les *British Cultural Studies*.

Bien que cette première *New Left* ait contribué à développer les orientations paradigmatiques, théoriques et thématiques qui participèrent au renouveau du matérialisme historique britannique, sa vie politique fut plutôt de courte durée. Sa stratégie politique consistait à militer à l'intérieur du *PT* pour le pousser à gauche. Toutefois, à la conférence du parti de 1961, l'aile gauche subit une défaite cinglante lors d'un vote sur un éventuel désarmement nucléaire unilatéral. Devant cette rebuffade, E.P. Thompson et la *New Left* déchantèrent. L'espoir de participer à la réforme du *PT* de l'intérieur s'amenuisa<sup>20</sup>.

Aux États-Unis, un processus semblable d'affranchissement théorique et politique du marxisme face aux dogmes marxistes-léninistes se produit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La *Monthly Review*, fondée en 1949 par l'économiste de Harvard Paul Sweezy, est une illustration de cette tendance. Ici, c'est davantage une sympathie tiers-mondiste envers des régimes communistes comme la Chine et plus tard Cuba, plutôt qu'envers l'URSS, qui oriente la ligne éditoriale. Au plan théorique, l'antidogmatisme de l'école d'économie politique associée à la *Monthly Review* se manifeste dans le

développement d'une critique du capitalisme contemporain qui s'éloigne d'une certaine version classique de la théorie marxiste de la valeur<sup>21</sup>. Lancée avec le plaidoyer d'Albert Einstein pour le socialisme, « Why Socialism ? », la *Monthly Review*, avec ses éditeurs Paul Sweezy et Leo Huberman, tient tête au maccarthysme durant les années 1950<sup>22</sup>. D'autres figures importantes de la gauche nord-américaine, comme Harry Magdoff, Ellen Meiksins Wood, Robert McChesney et John Bellamy Foster, agiront également à titre d'éditeurs du périodique new-yorkais<sup>23</sup>. Sur le plan politique, le marxisme américain de cette période se distingue également par son engagement dans l'opposition à la guerre du Vietnam, le mouvement des droits civiques et de libération des Noirs, et le mouvement étudiant. La *Monthly Review* constituera un espace d'échanges théoriques et de dialogue entre ces divers mouvements sociaux, tout en maintenant une critique ferme de l'URSS et en réaffirmant la nécessité d'un socialisme démocratique.

À Londres, après la défaite de la stratégie politique de la première New Left et les tensions internes entre certaines de ses figures intellectuelles<sup>24</sup>, une deuxième New Left émerge, autour de la *New Left Review*, désormais dirigée par Perry Anderson qui succède à Stuart Hall<sup>25</sup>. L'activisme politique caractéristique de la première New Left se subordonne à une grande effervescence théorique, ce qui n'est pas étranger au fait que plusieurs figures de cette nouvelle vague proviennent davantage du monde universitaire, d'Oxford et de Cambridge en particulier, que du militantisme politique. Sous l'égide de Perry Anderson et de ses collaborateurs,

la *New Left Review* devient un vecteur important de la diffusion de la tradition marxiste occidentale et des développements théoriques et philosophiques en provenance du continent européen. On introduit et assimile les œuvres notamment de Gramsci, Lukács et Sartre. Pendant les années 1970, les travaux d'Althusser et des structuralistes français, notamment de Poulantzas, ont une influence aussi intense que brève sur le marxisme anglais. Alors qu'Anderson salue et reprend ces courants, Thompson est plus critique et défend la tradition historiographique socialiste anglaise contre le théoricisme et l'antiempirisme du *Western Marxism*<sup>26</sup>. Les vicissitudes du structuralisme anglais, dans les travaux idiosyncrasiques de Barry Hindess et Paul Hirst notamment, conduiront au post-marxisme, puis à l'abandon du marxisme en tant que tel chez certains de ses anciens défenseurs dans les années 1980<sup>27</sup>. Alors que le structuralisme représente une force dominante (et éphémère) dans les importations théoriques en Angleterre dans les années 1970, aux États-Unis l'influence de l'école de Francfort se fait sentir sur les intellectuels radicaux américains. Rappelons que de grandes figures de cette école comme Theodor Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse et Leo Löwenthal passèrent une partie de leur vie et de leur carrière aux États-Unis, après leur exil de l'Allemagne nazie<sup>28</sup>.

\*

\* \*

Au cours des années 1980, d'autres influences sur la pensée critique anglo-saxonne viendront s'ajouter au

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN OCTOBRE  
2013 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE  
L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR LE COMPTE DE  
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR  
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée  
par Robert LALIBERTÉ

Lux Éditeur  
c.p. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
Au Canada: Flammarion  
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100% postconsommation

## Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines

Perry Anderson, Edward Palmer Thompson, David Harvey, Moishe Postone, Derek Sayer, Simon Clarke, Robert Brenner, Ellen Meiksins Wood et David McNally : neuf penseurs importants dont l'influence grandissante marque un renouveau de l'apport de l'œuvre de Marx et de ses successeurs au champ des sciences sociales. Chaque chapitre décrit le parcours intellectuel de l'une de ces figures et analyse sa contribution à une pensée en mouvement, offrant ainsi pour la première fois au public francophone un tour d'horizon des différentes formes du marxisme anglo-saxon contemporain.

Hétérogène, ce courant de pensée résolument antidogmatique est traversé de tendances communes telles la critique du réductionnisme économique et une sensibilité accrue aux processus historiques des rapports de domination. Historiens, sociologues, politologues, géographes ou philosophes, les auteurs ici réunis ont chacun à leur manière contribué au vaste chantier théorique de la pensée marxiste et du matérialisme historique, qui continue de s'étendre, un siècle et demi après sa fondation.

*Avec des textes de Frédéric Guillaume Dufour, Francis Fortier, Frantz Gheller, Xavier Lafrance, Louis-Philippe Lavallée, Gabriel L'Écuyer, Jonathan Martineau, Sébastien Rioux et Nancy Turgeon.*